

André CHENIVESSE (1916-2011)

**MÉMOIRE D'UN DISPARU <sup>1</sup> (2004)**

sous-lieutenant en Cochinchine, au Tonkin, en Annam  
et au Laos (1941-1947)

(document transmis par Éric WAGNER)  
(révisé par Alain LÉGER, décembre 2017)

---

<sup>1</sup> J'ai failli choisir pour titre : « Mémoires d'un colonialiste », mais ce titre avait déjà été utilisé par quelqu'un que les anciens du Tonkin connaissaient bien, monsieur Borel qui, au Bavi, avait créé une extraordinaire ferme savoyarde.

Remerciement à M<sup>me</sup> Blard

## PARCOURS D'ANDRÉ CHENIVESSE

### 1941

25 mars-15 juin. À bord du *Compiègne* : Marseille-Saïgon par Le Cap.  
Affecté au Cap-Saint-Jacques, batterie du vieux Phare (138,6).  
Muté à Apowan, sur l'île de la Cac-Ba, en baie d'Along (Tonkin). Réarmement d'une batterie d'artillerie de côte (138,6).

### 1943

École militaire interarmes de Tong-Sontay (Tonkin).

### 1944

Intégré au réseau Levain, blessé le 4 août 1944 au Bavi. Réception clandestine de matériel parachuté.

### 1945

Affecté au Bureau des statistiques militaires (BSM) à Hanoï, camouflage du réseau Levain. Agent P<sub>1</sub>P<sub>2</sub>.

Plusieurs missions secrètes sur Hué, mise en place de radios clandestins parachutés des Indes. Renseignement.

De passage à Vinh avec des paras radios, je participe le 9 mars 1945 au combat contre les Japonais qui attaquent la citadelle,

Je fais partie des 13 rescapés qui ont pu sortir de la citadelle après son anéantissement. Marche vers Hatinh occupé par les Japonais.

Attaque de notre groupe par un élément de la Kempetaï (gendarmerie japonaise).

Seul rescapé, je rejoins Tisserand dans une cache voisine de la concession Coudoux au Ngê-Anh.

D'avril à août, déplacements clandestins avec Tisserand dans la région de Phu-Quy jusqu'à la mission du père Clavreul (assassiné après notre passage).

Ralliement du commando Polaire au Phu-Loï.

## 15 AOÛT : CAPITULATION DU JAPON

Occupation de Sam-Neua (Nord-Laos) avec le commando Polaire.

À défaut des renforts annoncés, repli du commando Polaire en pays méo.

24 octobre 1945 : attaque de notre commando par les premiers Viêts (instruits et armés par les Américains pendant l'occupation japonaise).

Resté seul, j'évacue un blessé en pirogue sur Luang-Prabang par la Nam Neun.

Fait prisonnier à la halte avant Luang-Prabang par un groupe lao Issara.

### 1946

Libéré par le chef de la rébellion. Séjour à Luang-Prabang avec le groupe Imfeld.

Traversée du Mékong, passage au Siam, déplacement à pied jusqu'à Phitsanulok, en train jusqu'à Bangkok. Séjour à Bangkok jusqu'en janvier 1946.

## DEUXIÈME PARTIE RETOUR AU LAOS (JANVIER 1946-SEPTEMBRE 1947)

Début janvier 1946, sur le point d'embarquer pour France, je me porte volontaire pour repartir au Laos, à la demande du colonel de Crèveœur, et y prendre le commandement des partisans méos à Nong-Het (Tran-Ninh).

Installation au poste de Nong-Het, à la frontière avec l'Annam. Guérilla dans la région de Nong-Het avec le lieutenant Coindat.

Deuxième séjour à Luang-Prabang. Je prends le commandement de la 11<sup>e</sup> Cie de chasseurs laotiens.

Récupération, avec un fils du Roi, de la province de Sayaboury occupée par les Siamois depuis 1941-1942.

Mis avec ma compagnie à la disposition de Salan pour intervention dans le secteur de Sam-Neua. Retour à Luang-Prabang.

Mai 1947. Je quitte définitivement Luang-Prabang en pirogue par le Mékong.

Septembre 1947. Je réchappe à une embuscade peu avant Vientiane. Embarquement sur le *Pasteur*. Retour en France.

## VERS L'INDOCHINE

.....  
Un jour, à mon arrivée matinale à l'état-major de Valence, je suis appelé par le chef qui me demande si je suis volontaire pour aller porter à Vichy une correspondance qui ne peut être confiée qu'à un officier. J'étais, en effet, sous-lieutenant du 25 mai, mais personne n'avait, jusque là, consulté le J.O. À l'époque, il n'était pas encore infamant d'aller à Vichy. Et puis qui sait, peut-être pourrais-je tirer au clair ma situation : *bigor* (artillerie coloniale) ou *métro* ?

Arrivé à Vichy, de bureau en bureau, je finis par dénicher, à Chamalières ou ailleurs, la direction des troupes coloniales. J'étais bien devenu *bigor* après avoir été volontaire pour la Norvège.

Pas question d'être muté en Afrique du Nord réservée aux troupes *Métro*. Mais l'état-major à Vichy organise, avec un accord plus ou moins tacite de la commission d'armistice, d'importants départs pour l'Indochine. Je suis volontaire. Réserviste, je signe pour deux ans, « voyage compris ». Le 25 mars, j'embarque à Marseille sur le *Compiègne*.

Le voyage devait durer trois mois. Escales à Oran, Casablanca, Dakar, Tamatave, Diégo-Suarez, Saïgon, avec, en cours de route, un arraisonnement par les Hollandais à Batavia (Djakarta). Fallait-il en profiter pour rejoindre la France libre ? Il semble que les Alliés eux-mêmes souhaitent nous voir continuer sur l'Indochine fortement menacée par le Siam. Personnellement, j'avais été très marqué par une visite à Mers-el-Kébir au cours de l'escale à Oran. Les cercueils encore alignés n'étaient pas de nature à nous rapprocher des Anglais. À bord du *Compiègne* (commandant d'armes : colonel de Froissard-Brossia), nous préférons en grande majorité, l'Indochine étant proche, rejoindre l'armée française menacée par le Japon et ses alliés siamois.

## À LA 9<sup>E</sup> BATTERIE DU CAP SAINT JACQUES

25 juin : on remonte la rivière de Saïgon. Je suis affecté au Cap Saint Jacques, 9<sup>e</sup> batterie. Je pars à bord d'un car chinois, qui tombe en panne en pleine rizière. J'arrive de nuit au Cap, où, bien entendu, personne ne m'attend. Dès le lendemain, je suis désigné, pour prendre le commandement de la batterie de côte du vieux phare (138,6). Je préside bientôt l'examen de fin de peloton 1. C'est au cours de cet examen que les candidats annamites m'apprendront l'essentiel du fonctionnement d'un matériel que je découvre et qui m'impressionne beaucoup.

## ARTILLEUR EN BAIE D'ALONG

Quelques mois plus tard, on décide de réarmer une batterie de même calibre à Apowam dans l'île de la Cac-Ba, en baie d'Along. Volontaire, je suis donc envoyé, avec du personnel dit *Tonkin*, par le transindochinois. Peut-on souhaiter de mieux à vingt-cinq ans que commander la batterie de la baie d'Along ?

## L'EMIAT DE TONG

Coupée de la Métropole, l'Indochine décide de former des cadres d'active et crée l'École militaire interarmes de Tong (EMIAT). Admis au concours d'entrée, j'y fais un

séjour de deux ans. Soixante ans après, je ne vois aucune autre institution militaire ayant développé, avec des moyens limités, un enseignement interarmes aussi complet. Malgré toute la qualité de l'instruction et des instructeurs, sa remarquable organisation, je m'y sentais souvent mal à l'aise. Du commandant au dernier des légionnaires « garde mites », nous étions évidemment très hostiles aux *Japs*. Mais pas un seul instant, l'hypothèse d'un conflit avec eux n'avait été abordée. Par une prudence facile à comprendre, l'enseignement était classique et, dans tous les thèmes de manœuvre, l'ennemi était désigné par une couleur. Je ne me souviens pas d'un thème désignant, même par une périphrase, les *Japs* comme ennemi potentiel. Restait pour moi cette interrogation lancinante : que faire s'ils nous « rentrent dedans », issue qui paraissait inévitable ?

J'avais souvent souhaité être affecté à Langson à ma sortie de l'EMIA. L'arrivée au commandement de l'artillerie de cette garnison de mon ancien chef du Cap-Saint-Jacques me fit changer d'avis. Merci au colonel A. Il m'a sauvé la vie ! Je suis affecté à Tourane.

Quelques officiers de l'École ont pourtant monté une équipe de résistance rattachée au Bureau des statistiques militaires (BSM), couverture du réseau du capitaine Levain. Contacté par je la rejoins.

Le 15 septembre 1944, je quitte Tong pour Hanoï en vue de préparer mon départ à Tourane. Le 25, mon camarade Duronsoy, major des marsouins, me demande, sans me donner de précisions, si je suis volontaire pour une mission secrète. Je suis en permission pour quelques jours encore. J'accepte aussitôt et il me met rapidement au courant : il est chargé par le capitaine Romain-Desfossés, instructeur à l'EMIAT, de recruter plusieurs volontaires parmi les élèves pour réceptionner du matériel qui doit être parachuté près de Tong dans la nuit du 28 juillet. Je retourne à Tong et m'installe à l'école dont la popote continue à fonctionner ; je retrouve alors Mazan, Régnier, Siméon et Fine. La consigne est formelle : pas un mot.

#### MEMBRE DU RÉSEAU LEVAIN (Juillet 1944-9 mars 1945)

Intégré dans le réseau ? C'est un bien grand mot. Recrutés par Duronsoy, nous étions une bande de joyeux copains, heureux et fiers d'être engagés dans une action à laquelle ne nous avait pas préparée notre formation.

Et me voilà dans la résistance sans même le savoir et complètement étranger à la bagarre (qui dure encore) entre les anti- et les pro-Decoux. Vichy était loin. Le *Jap* était là ; fallait-il attendre ou précipiter les choses ? Qui savait alors, parmi nous, que quelque part en URSS, un Annamite, recruté au congrès de Tours en 1920 par le P.C.F., était devenu membre du Komintern et préparait son arrivée au pouvoir, avec des aides pas uniquement soviétiques ?

Au diable toutes ces sornettes ! Faut y aller, on y va. Ces comités de réception, chargés de recevoir armes, munitions, personnels, n'étaient pas sans soucis. Opérer de nuit en toute clandestinité dans un milieu pas toujours favorable, très travaillé par les *Japs*, s'interdire toute indiscrétion auprès de ses meilleurs copains, tout cela n'est pas facile et bien des bavardages concernant des parachutages se propageaient ici et là.

Renvoyé d'abord au 1<sup>er</sup> août, le parachutage est finalement prévu pour la nuit du 4. La veille, le capitaine Romain-Desfossés réunit chez lui les participants, en plus des quatre anciens élèves en fin de stage comme moi. Je trouve les capitaines Bouguennec, De Cokbome et Couty. Dans la soirée du 4, en compagnie de Duronsoy, nous dînons chez un Chinois à Sontay. À 20 heures, nous sommes au rendez-vous. Deux camions de la compagnie de transport arrivent. Je monte dans le dernier. Malgré l'obscurité, nous roulons bon train tous phares éteints vers le Bavi jusqu'à la [ferme Borel](#), puis sur la route

des Concessions. Arrivés à hauteur de la borne 111, point géodésique bien connu des artilleurs, le camion fait une embardée et s'engage sur un pont qui s'effondre. Le camion fait un tonneau dans la rizière. Fine, plus légèrement blessé, arrive à se dégager. Coincé par les ridelles, la tête s'enfonçant dans la rizière, c'est à coup de pioches que je suis libéré, n'ayant nullement perdu connaissance. La souffrance apparaîtra plus tard. Je réalise, grâce aux copains, la gravité de mon état : fracture ouverte de l'humérus qui, par une large plaie, est arrivé à proximité du menton, oreille gauche arrachée ! Le transport par ambulance de l'hôpital de Tong-Sontay à l'hôpital Lanessan de Hanoï est un vrai calvaire. Je suis confié au docteur Farges, chirurgien. Mon état est grave, j'ai perdu beaucoup de sang et pendant trois jours, je suis considéré comme « difficilement récupérable ».

Plus de cinquante ans après, je n'ai pas oublié les quelques amis qui furent à mes côtés : Beauverger, à qui le docteur Farges avait confié son diagnostic peu encourageant ; mademoiselle Pasquier, infirmière major ; et mon *boy* qui, apprenant à Tong l'accident, est resté à mes côtés pendant de longues heures. Les camarades encore présents à Hanoï sont là : le colonel Cavalin, qui accompagne un parachuté venu de Calcutta ; le chef d'état-major du général commandant supérieur. Des paroles historiques sont prononcées. « La France n'oubliera pas !!! », m'assure Cavalin. Mon camarade Desanti me fera lire plus tard l'éloge funèbre préparé pour d'éventuelles obsèques ! Rien que des qualités !!

Le premier souci du BSM est d'établir une version rocambolesque (qui ne trompera personne) : Fine et moi sommes partis en promenade ; nous avons rencontré un camion militaire qui nous a pris à son bord. Je me retrouve — sans en être informé — avec 15 jours d'arrêt de rigueur pour « utilisation frauduleuse d'un véhicule ». J'ai tout perdu en Indochine, tout, absolument tout (sauf les embauchoirs de mes bottes et quelques photocopiés de l'EMIA) mais cette glorieuse punition m'a suivi longtemps à mon insu. En 1955, alors que j'étais à Dakar affecté au 2<sup>e</sup> Bureau du général commandant supérieur, le général Garbay lui-même, dont j'étais l'officier Presse et Information, m'en informa. Il s'étonnait de voir figurer dans mon dossier à la fois cette punition et une citation à l'ordre de l'armée relatives à l'« accident ». Cette nuit du 4 août, j'avais bien failli renoncer à tous mes privilèges ! Merci au général Garbay d'avoir régularisé mon dossier !

Près de trois mois d'hôpital, mon bras droit immobilisé sur un Poulighen, véritable engin de torture, je dois être suivi et suis affecté au BSM section III (Renseignements).



[http://www.demauroy.net/files\\_pdf/cours/appareillage6.pdf](http://www.demauroy.net/files_pdf/cours/appareillage6.pdf)

Plâtre thoraco-brachial (Poulighen) : il comporte une plaque thoracique maintenue stabilisée par 3 points d'appui : 2 costaux sous-mammelonnaire et un scapulaire en bretelle. Une plaque des soutien du bras dont l'abduction est réglable de 60 à 90°, l'antépulsion de 0°, la rotation externe de 25°. il existe éventuellement un point d'attache pour traction statique dans l'axe. Une plaque de support d'avant-bras est fixée à angle droit sur la plaque brachiale.

Je rejoins dans une forme relative, débarrassé de mon Poulighen, mais avec un bras paralysé, responsable des parachutages du Bavi, sous le commandement de Levain, Soclet et Taix.

J'y retrouve mon grand ami Francis Augier, camarade de promotion chargé plus particulièrement du Tonkin. Il étudie le japonais car les trois-quarts des renseignements fournis par nous sont inexploitables. Un jeune interprète européen nous initie à l'art de relever les caractères. On est lancé sur l'identification d'une unité venue de Chine en transit vers le Sud.

Je suis encore très loin d'être complètement rétabli et dois subir d'affreuses séances entre les mains d'un kinésithérapeute qui ponctue chaque craquement de mon épaule par un « C'est bien ».

Le capitaine Levain s'est quant à lui replié à l'EMIA où était installé, depuis quelques mois, dans un secret absolu, un émetteur clandestin avec, comme opérateur Espinasse, un parachuté du Commando léger d'intervention (CLI), basé près de Calcutta.

## CONVOYAGES D'OPÉRATEURS RADIO

Fin 1944-début 1945, le BSM fait un gros effort sur la garnison de Vinh (Nord-Annam), placée sous les ordres du commandant Bizeuil (*Médéric*). J'y rencontre notre

correspondant, le capitaine Félix. J'ai l'occasion de convoier sur Nam-Dinh, Vinh et Hué des paras et du matériel réceptionnés au Bavi.

Le 28 février, Soclet me demande de convoier à Vinh une cargaison entourée d'un grand mystère. Le 3 ou le 4 mars, je découvre qu'il s'agit de 4 parachutistes largués près de Sontay qui doivent être mis à la disposition de *Médéric* : un capitaine, Desprez, et trois radios, Giry, Kervarec et Parisel. Les postes radios sont du voyage. De sérieux ennuis jalonnent la route et je ne cesse de pester contre l'efficacité de nos renseignements qui sont à l'origine de la destruction par l'aviation alliée des ponts et des bacs.

Le pont de Ham-Rong (petit pont) ayant été coupé, le matériel doit être transporté sur un radeau de bambou jusqu'à l'autre rive où un de nos agents, l'adjudant chef X, a prévu un camion. À Do Cam, le pont provisoire a également été coupé ; un bac de fortune a été installé dans la nuit. Ces transbordements, qu'il m'est arrivé d'effectuer à plusieurs reprises, tiennent de la prouesse. Heureusement, aucun paparazzi ne se trouvait là car les amateurs d'archives auraient pu faire état d'une photo me montrant en grande discussion avec le lieutenant Sagaouti (j'ai pu facilement retenir le nom), commandant le détachement japonais responsable du trafic militaire. Celui-ci était assez important en ce début d'année où des détachements nippons, venus de Chine en très mauvais état, faisaient route vers l'Annam. Sagaouti fit son possible pour accélérer notre passage. Je le remercie...

De nuit, je finis par arriver à Vinh où nous attendait Félix, informé de nos difficultés. Hommes et matériel sont bien arrivés. Je pars aussitôt à Hué par le premier train. Sur la voie du transindochinois circulent, entre deux coupures, des rames poussives tirant des wagons surchargés. Je prends contact à l'EMBAL<sup>2</sup> avec nos correspondants, en particulier Kermarec, et au 2<sup>e</sup> bureau, avec About. Je suis informé des détails de ma mission : retour sur Hanoï avec quatre ou cinq opérateurs radios et leur matériel. En raison des transbordements, il faut tout mettre en caisse, ce qui retarde le départ. Le parc auto est fort poussif. Heureusement, je retrouve à la compagnie de transport mon ami Poisson que j'avais connu au Cap-Saint-Jacques. Il est dans le coup. Tout est finalement prêt : un camion à essence, un chauffeur et un Européen, le « roi du bricolage », m'assure Poisson.

Les caisses rentrent à peine dans le camion. Je pense aux transbordements qui m'attendent sur la route. Sagaouti sera-t-il encore à son poste pour nous donner une aide précieuse ? J'ai rajouté à la cargaison, sur les conseils d'Augier et de Soclet, quelques flacons de liqueur de Foucault achetés dans les pharmacies de Hué, qui sont destinés aux familles vivant à Hanoï et dont l'évacuation sur le Tam Dao est envisagée. De très bonne heure, nous prenons la route et passons Dong-Hoi, mais à 18 km au nord, première panne. Il est 5 heures. Impossible de dépanner. J'envoie par le car chinois le chauffeur annamite (qui, en principe, est dans le coup) chercher du secours à Dong-Hoi et vers 18 h, nous reprenons la route. Le « roi du bricolage » n'avait pas pu diagnostiquer un simple court-circuit. Nouvelles difficultés au bac de Quan-Khé que nous passons par gros temps. Après quelques mini-pannes, nous atteignons le col de la Porte d'Annam après une courte pause où le camion refuse de repartir. Heureusement, Vinh, prévenu de mon départ de Hué et ne me voyant pas arriver, avait envoyé un camion à ma rencontre, un camion tout aussi poussif que le précédent. Nous arrivons à Vinh le 9 mars vers 3 h du matin. Le voyage a duré près de 60 heures, heureusement facilité par notre indochinois de brouillard !

9 mars, 3 h du matin. Tout est calme. Je retrouve Desprez, mon passager du voyage aller. Les chauffeurs du camion de dépannage refusent de continuer sur Hanoï. Ils sont porteurs d'un ordre écrit de leur patron leur interdisant d'aller au-delà de Vinh. J'avais pourtant réussi à dépanner leur véhicule. Après bien des palabres, on envisage de

---

<sup>2</sup> État-major de la brigade Annam-Laos : général Turquin.



continuer sur Hanoï sur le camion réparé. Que va-t-il se passer aux bacs situés sur notre retour ?

Desprez, en place à Vinh depuis quelques jours seulement, a pu mesurer combien, à Calcutta, on plane très loin de la vérité qu'ils découvrent sur place. Félix s'apprête à quitter Vinh avec sa compagnie. Le commandant Bizeuil arrive dans la matinée d'Hanoï où il a été reçu par Mordant. Il confirme le départ de Félix, déjà tout préparé. Le capitaine X le remplacera au Service Renseignement (S.R.) avec Desprez au Service Action (S.A.).

## LES JAPONAIS ATTAQUENT LA CITADELLE DE VINH

En ville, tout est calme, et je m'accorde une sieste bien gagnée. Vers 16 h, on vient appeler Félix et en civil, je vais en ville. Rien d'anormal. Je rencontre quelques *Japs* qui semblent s'adonner à leurs occupations habituelles. Sans m'attarder, je rentre à la citadelle que je trouve en grande animation. Le maréchal des logis Lannelongue a appris par un de ses indicateurs que les *Japs* attaqueront vers 21 h. Je repars donc vers Cua-Lo pour surveiller les mouvements *japs*. Parisel et Kervarec, que j'avais mis en place à mon voyage aller, partent en brousse avec un poste radio.

Les radios qui m'accompagnent demandent à partir en direction du Tran-Ninh (Laos) pour y rejoindre le commando Polaire. J'insiste pour quitter au plus tôt la citadelle avec tout mon chargement, le véhicule étant enfin réparé. Bizeuil refuse catégoriquement. Mordant lui a donné l'ordre de me stopper si je suis encore à Vinh. Il s'attend à un débarquement allié dont le centre serait précisément Vinh. Malgré nos véhémentes protestations, nous restons sur place. On envisage même de me confier le commandement d'une section dont le lieutenant est indisponible !

Repas très agité à la popote. Retour à la citadelle. On ferme les portes. Les radios et moi-même sommes en réserve. On attend.

9 heures 1/2, une fusée dans le ciel à proximité : l'attaque se précise. Tout le monde est en place. Desprez et Perri s'installent dans un mirador. Dans l'obscurité, on devine la mise en place silencieuse des *Japs*. Vers 10 h, premier coup de feu *jap*. Lannelongue avait raison. Le combat s'engage très vite dans une obscurité totale. Des grenades incendiaires mettent le feu aux toits en paille du mirador : Desprez et Perri sont parmi les premiers touchés. Pour les *Japs*, l'objectif est brillamment éclairé. Mon camion, touché, ne tarde pas à brûler, le feu étant attisé par la liqueur de Foucault. Adieu les postes radio et tout l'armement chargé à bord.

Accompagné par trois radios, je rejoins la compagnie Félix.

Côté mess des sous-officiers, les *Japs* pénètrent rapidement mais sont repoussés à la grenade sur l'aile gauche. Celle-ci finit par céder. Les *Japs* pénètrent dans l'infirmerie et abattent de nombreux malades. Félix m'apprend la mort de Desprez et de Perri, lequel avait sur lui les piastres-papier prises dans le coffre. Au petit jour, les *Japs* sont fortement implantés dans la citadelle, les pertes sont considérables, tout brûle, il règne une confusion générale... et pas de débarquement ni même le moindre soutien aérien !!

Les *Japs* hurlent comme des bêtes sauvages.

C'est seulement au troisième assaut, accompagné de hurlements, qu'ils occupent pratiquement toute la citadelle. Partout des incendies. Le jour se lève dans une confusion invraisemblable. Tenter une sortie ? La citadelle est entourée d'un réseau de barbelés. Des chicanes existent vers le camp des mariés, mais où sont-elles ?

## EN FUITE

Le commandant Bizeuil finit par donner l'ordre de forcer le siège. On profitera, pour cette tentative, de la surprise provoquée par l'explosion de la poudrière. Mon camion finit de brûler. Quelques rafales de Sten. Pas de réplique jap. Le commandant Bizeuil se lance le premier, suivi de Félix. Je passe peu après : mes bottes (quel luxe !) me facilitent le franchissement des barbelés. Derrière nous, le feu d'artifice continue, les Japs crient de plus en plus.

Nous sommes une quinzaine qui avons réussi à sortir sans être suivis, avec quelques tirailleurs annamites qui ont été remarquables de courage tout au long du combat et ont répondu par des rafales à l'annamite au haut-parleur qui les appelait à la désertion. Mais les Japs ont repéré la tentative de sortie et nous laisserons dans la chicane des blessés sauvagement achevés.

Le soleil levant nous sert de repère pour la direction à suivre. Quelle direction ? Essayer de contourner la citadelle pour repartir vers le Laos plein ouest est impossible, la présence ennemie étant bien trop forte dans cette direction. Alors Bizeuil décide de partir plein sud vers le poste de Ha-Tinh. À la sortie, nous pataugeons dans une rizière et finalement arrivons péniblement au bord du Song Ca. Nous sommes une vingtaine, tirailleurs compris. Assurés de ne pas avoir été suivis, nous arrivons sur une plage et, après un court repos, nous repartons vers Ha-Tinh dont nous ignorons la situation. Après une longue marche, le groupe de tête signale que Ha-Tinh est en vue mais hélas, lorsqu'on y voit plus clair, c'est pour constater qu'un drapeau jap flotte sur le poste. Nous sommes toujours persuadés que le débarquement ne saurait tarder malgré l'absence totale de reconnaissance aérienne alliée et toujours rien au large. Et pourtant quel magnifique emplacement pour un débarquement ! Quelques optimistes procèdent à des destructions sommaires sur la voie du transindochinois que nous longeons de près par moment. Curieusement, ma mémoire flanche en ce qui concerne l'instant, oh combien difficile, où il va falloir se décider. Se planquer et attendre le débarquement ? Ou profiter d'un court répit et s'enfoncer le plus loin possible vers l'est ? Il fait très froid. Finalement, le commandant Bizeuil décide de prendre contact avec la mission catholique de Xa-Doai. Courte étape en sampan. Les quelques tirailleurs encore présents dans notre petit groupe sont alors très précieux et, sans trop chercher les propriétaires des embarcations, effectuent la manœuvre vers la route Coloniale sans aucune difficulté. Nous atteignons une première mission catholique où nous sommes ravitaillés et cachés plutôt qu'hébergés. Un missionnaire voisin nous fait parvenir un peu de pharmacie.

Nous essayons de retrouver, en direction de Do-Luong, à un point de rendez-vous qui avait été convenu, le groupe qui était sorti un peu avant l'attaque. Ce groupe était assez bien armé et, surtout, disposait d'un émetteur confié à Parisel. Nous apprenons que ce groupe est parti en sampan. Nuitamment, Félix va à Do-Luong essayer de prendre contact avec le chef de poste de la Garde indochinoise... Lui aussi est parti avec ses gardes. Nous continuons donc à tenter de rejoindre l'évêché de Xa-Doai. Nouvelle équipée à bord du sampan. Nous traversons la RC 7 sous un pont. Depuis le départ, on tourne en rond.

Première alerte peu après le pont. Un groupe, ayant à sa tête un sous-officier indochinois, aurait été fait prisonnier par les Japs. Ce groupe était parti dans les villages à la recherche de porteurs. Seul un tirailleur dont j'ai oublié le nom mais retenu le matricule, 29635, a pu s'échapper et venir nous prévenir. S'agit-il d'une fausse alerte destinée à couvrir une désertion ? Mais qu'est devenu Nguyen... 29635 ?

Nous faisons une fois encore le compte de nos finances. Perri et Desprez, qui portaient sur eux pendant le combat tout l'argent trouvé dans le coffre peu avant l'attaque, sont morts sans avoir pu transmettre la moindre piastre. Mes 4 radios et moi-même pouvons réunir 3 à 400 piastres qui nous seront utiles mais s'épuiseront très vite.

Nous tournons en rond. Bizeuil, toujours en attente du débarquement, ne veut pas s'éloigner trop à l'ouest.

Nous arrivons effondrés à Trang-Diêm, une concession de la mission catholique, accueillis assez froidement par le catéchiste annamite. Félix part à Xa-Doai pour prendre contact avec la mission. Les missionnaires disent tout ignorer des événements concernant l'ensemble de l'Indochine. L'évêque offre de servir d'intermédiaire dans le cas où nous serions décidés à nous rendre aux Japs. Le capitaine Ferrer, resté à Trang-Diem, sera fait prisonnier quelques jours plus tard. Nous sommes cachés dans une cave de l'évêché dans laquelle étaient mises en sécurité des touques pleines de sapèques <sup>3</sup>.

Pour des raisons de sécurité et de ravitaillement, nous allons d'un village à l'autre et je participe avec Félix aux reconnaissances préalables. Mais au fur et à mesure que les jours passent sans avoir de nouvelles de Parisel, l'idée de passer au Laos paraît s'imposer au commandant Bizeuil. Un grave accident, provoqué par une Sten qui a lâché sa rafale de façon fortuite, ayant fait un mort dans notre petit groupe, nous a sapé le moral, et la fatigue commence à nous gagner. Le 4 avril, j'accompagne Félix dans une reconnaissance en vue d'une prochaine étape vers le Laos. Nous arrivons à Ke-Kheo (Ban-Traï-Lat en laotien). Le chef de village nous accueille assez froidement, accompagné d'un instituteur qui sert d'interprète.

## LE COMBAT DE BAN-TRAÏ-LAT

Le 6 avril, le détachement, réduit à 12 Européens seulement — tous les Annamites ont disparu ! — arrive à Ban-Traï-Lat. Le *pho* Tong (chef de canton) est absent. Sa femme ignore où est son mari. L'instituteur qui nous avait servi d'interprète lors de la reconnaissance a disparu. De curieux mendiants sont arrivés au village dans l'après-midi. Nous apprendrons plus tard que, parmi eux, se trouve *Nagata*, un autochtone recruté par les *Japs* qui a adopté un nom à consonance nippone. Nous sommes tous très fatigués ; nous nous couchons à même le sol dans une grande case sur pilotis.

La nuit tombée, nous recevons la visite de Lucien Coudoux <sup>4</sup>, envoyé par un concessionnaire, M. Gombert <sup>5</sup>, pour nous servir de guide à travers le Phu-Qui, région très hostile d'où sort Ho Chi Minh. Il se propose de nous conduire dans un repère sûr. Au départ de sa concession, il a appris qu'un détachement provenant d'une compagnie d'assaut est à notre poursuite, mais il estime avoir pris assez d'avance pour que la nuit soit sans danger pour nous. À tour de rôle, nous montons la garde autour de la case. Vers 6 h, je réveille Saintonge qui prends la relève.

Nous restons ensemble quelques minutes, puis je rentre pour dormir avant le départ, prévu pour 7 ou 8 heures. Je dors près de la fenêtre de la case, car le relatif optimisme de Bizeuil ne m'a pas convaincu. À peine ai-je quitté ma première chaussure que Saintonge fait irruption dans la case en hurlant pour donner l'alerte. Immédiatement derrière lui, les *Japs* entrent en criant et sabrent les camarades couchés à mes côtés. Les camarades couchés au fond de la case commencent à faire usage de leurs stens. Je ne retrouve pas mes chaussures. Je saute par la fenêtre, pieds nus, et me trouve pataugeant dans le parc à buffles sous la case. Je suis à quelques mètres de trois Japs qui ne réagissent pas. Un petit groupe se lance à ma poursuite mais s'embrouille dans les barricades successives du parc, gêné par les buffles rendus furieux par la fusillade. J'arrive à sortir seul et plonge dans une mare. La fusillade est très intense mais je sais que mes camarades n'ont que très peu de munitions. Elle cessera vite. Les *Japs* hurlent.

Je suis au débouché d'une sortie du village, au départ d'une piste que j'avais reconnue la veille avec Félix. J'attends, dans l'espoir de recueillir des survivants que je pourrais guider. Rien !!!

---

<sup>3</sup> Pièce de monnaie ronde, en cuivre, percée d'un trou carré.

<sup>4</sup> Lucien Coudoux : l'un des fils de [Pharaon Coudoux](#), planteur de café.

<sup>5</sup> Auguste Gombert : directeur de la [Société agricole du Nord-Annam](#).

Voici un extrait d'un rapport établi par Lucien Coudoux à son arrivée en France, trente après les faits. Nous ayant rejoint dans la nuit, il prit part au combat :

« À l'aube du 6 avril 1945, après un combat meurtrier, le capitaine Félix, qui avait pris le commandement après la mort du commandant Bizeuil, dut, faute de munitions, hisser le drapeau blanc. Nous avons 3 morts ; les Japonais 27 hommes hors de combats <sup>6</sup>, dont leur capitaine, qui mourut des suites de ses blessures. Deux d'entre nous avaient pu s'échapper : le sous-lieutenant Chenivresse et le maréchal des logis Lannelongue. Celui-ci avait été blessé d'un coup de sabre par le capitaine japonais, ainsi que le lieutenant Pinot. Ces deux personnes étaient à côté de moi. Pinot avait la gorge complètement ouverte ; Lannelongue, la moitié de la joue pendant des os de la mâchoire, me demandait, après le combat, à être pansé, car il souffrait atrocement de sa blessure. Au lieu de le soigner, les Japonais achevèrent Pinot de plusieurs coups de baïonnette et tentèrent de sabrer Lannelongue, mais celui-ci put parer le coup de ses deux avant-bras et se sauver dans la forêt. Cette scène se déroula devant moi et reste encore gravée dans ma mémoire.

## PLANTEURS AU SECOURS DES FUYARDS

J'ai appris que Lannelongue avait pu rejoindre la plantation de Dao-Nguyễn <sup>7</sup>, avant d'être conduit à l'hôpital par son directeur, M. Gombert, mais malheureusement, il mourut de ses blessures.

Quant à moi, je fut amené à Vinh avec les 7 autres rescapés. Pendant le trajet de 48 heures que nous fîmes en camion, ligotés 2 à 2, nous n'avions reçu que des coups. Rien à boire ni à manger. »

Le combat dans la case avait été un vrai carnage, et pendant de très longues années, mes nuits ont été troublées par d'affreux cauchemars au cours desquels je revoyais cette lame de sabre s'abattant sur la tête de mon voisin, puis se dressant vers moi.

Lucien Coudoux fut libéré comme civil, ayant réussi à faire croire qu'il était venu à Ke-Kheo à la recherche de buffles qui lui avaient été volés, et que c'était par pur hasard qu'il dormait à côté des rescapés de Vinh. Il revint sur place un mois plus tard et apprit que les *Japs* avaient trouvé sur le cadavre de Bizeuil la liste des Européens qu'ils venaient d'attaquer. À la fin du combat, ils n'avaient pas cherché à préciser les identités. Tués, plus blessés, plus prisonniers : le compte était bon. Ils ignoraient alors les conditions de la présence de Lucien Coudoux parmi nous. Peut-être ai-je été sauvé de la capture ou de la mort par ce détail administratif.

Mais, par leurs agents annamites, ils apprendront bientôt mon existence, ce qui vaudra à Lucien Coudoux d'être à nouveau arrêté par la Kempetaï. Les *Japs* semblent avoir ignoré que j'étais membre du réseau Levain. Le renseignement japonais, bien que très actif, était très cloisonné. On ignorait à Vinh les détails que la Kempetaï de Hanoï avait mal diffusés ; et, curieusement, la Kempetaï de Vinh n'a jamais manifesté la moindre curiosité pour savoir ce que faisaient dans notre groupe quatre radios parachutés quelques jours avant le 9 mars.

## COMPAGNON D'UN TRAFIQUANT D'OPIUM

Me voilà donc arrivé chez Caï Sao après une journée de marche pieds nus. Je suis conduit chez Gombert. Très surveillé par les *Japs*, il me donne une paire de chaussures

---

<sup>6</sup> Ce nombre paraît excessif, compte tenu de l'insuffisance de notre armement et de la violence de l'attaque.

<sup>7</sup> Plantation de la Société agricole du Nord-Annam (et non « Dong-Huyên »).

et me fait conduire chez un colon de nationalité grecque et, à ce titre, peu inquiété par les Japonais, Georges Papadato, qui me donna un fusil et quatre cartouches. Son fils me conduisit dans une concession Coudoux où je fis la connaissance de Tisserand, un civil de Vinh, seul rescapé d'un réseau animé par Jean Ramadier <sup>8</sup>.

Je connaissais les Coudoux. Un des trois frères, Jean, était venu en France avant la guerre et avait été hébergé par mes parents à la demande d'un cousin, Gabriel Merlier. Professeur de français à Vinh, puis à Hué, Merlier avait souvent chassé, notamment le tigre, à proximité des concessions des frères Jean, Gaston et Lucien Coudoux dont il était familier.

Tisserand, qui m'avait précédé de quelques jours, était installé tout seul dans une espèce de grotte naturelle située dans ce qui est, paraît-il, un cratère.

Nous sommes le 6 ou le 7 avril. J'y resterai avec lui jusqu'à la fin du mois de mai dans un calme relatif. À l'abri de la pluie, à proximité d'un petit ruisseau à l'eau très claire, nous sommes ravitaillés par les Coudoux ou les Papadato. Avec la complicité du propriétaire, il nous est arrivé de voler un agneau dans un troupeau du Suisse Sambuc.

Tisserand était un individu hors du commun, et je crois pouvoir affirmer que c'est grâce à lui que j'ai tenu le coup. Il se disait commerçant à Vinh, et avait certainement fait la contrebande de l'opium, ce qui expliquait sa parfaite connaissance des pistes et des villages proches de la zone de culture du pavot. Retraité de l'armée de l'air, son activité commerciale était très vaste et comportait la direction, à Vinh, d'un boui-boui très accueillant. Je lui dois la vie, car, sans lui, je n'aurais pu tenir le coup jusqu'au 20 août, fin de notre équipée dans le Phu-Quy.

Après avoir tenté sa chance comme transporteur en Cochinchine et au Cambodge, puis en Nouvelle-Calédonie, il s'installa, à un âge avancé, comme chercheur d'or en Guyane. Il y est mort il y a quelques années, sans que j'ai eu la joie de le revoir, ce dont j'éprouve un vif regret <sup>9</sup>. Il avait toujours été un compagnon très efficace et débrouillard, me conduisant sans la moindre boussole dans les « Tang la Fin », les pistes à opium.

Dans notre abri à la Robinson Crusoë, les journées étaient longues. J'avais eu le temps de ramasser des poux que de fréquentes séances d'épouillage ne suffisaient pas à éliminer. La famille Coudoux nous ravitaillait. Une fille Coudoux déposait des vivres dans un coin convenu : du riz, que nous faisons cuire sur une installation de fortune, un peu de viande, quelques fruits. J'ai le souvenir d'avoir dégusté une sorte de Viandox que fabriquaient les Coudoux par condensation d'un bouillon de viande. Papadato nous envoyait son fils déguisé en paysan annamite. Il y avait du gibier en quantité, mais pas question de gaspiller les quelques cartouches qui nous restaient. Il y avait aussi des tigres et j'ai eu l'occasion d'en voir de très près, mais les colons nous avaient indiqué que leur présence était pour nous une garantie de sécurité, les agents "locaux" ne s'aventurant jamais dans une forêt où ils risquaient de rencontrer cet animal auquel ils donnaient le titre de Monsieur Tigre (*Ong Kop*).

---

<sup>8</sup> Jean Ramadier (1913-1968) : élève-administrateur des services civils, en service au 2<sup>e</sup> Bureau A de la résidence supérieure à Hué, puis adjoint au résident de France à Quinhon, adjoint au résident de France à Hatinh, percepteur de cette province (1941), en stage à l'École supérieure d'éducation physique de Phanhiêt (juillet 1942), chef des Sports et président de la ligne sportive provinciale de Hatinh, 2<sup>e</sup> adjoint au résident de France à Vinh (avril 1943), chef des Sports au Nghê-An (janvier 1944)(d'après le *Bulletin administratif de l'Annam*). Après le coup de force japonais, torturé et enfermé dans une cage à tigre. Gouverneur du Niger (1954-1956), de la Guinée (1956-1958) et brièvement haut commissaire au Cameroun.

Il était le fils de Paul Ramadier (1888-1961), avocat, socialiste, franc-maçon, résistant, maire, conseiller général et député de Decazeville, membre de plusieurs gouvernements, président du conseil (janvier-novembre 1947).

<sup>9</sup> Il y avait été curieusement rejoint par Guillot, ancien commandant du commando Polaire, décédé également.

Dans un endroit élevé du cratère, nous pouvions observer l'activité dans la concession Coudoux. Nous savions par Papadato que les Japs nous recherchaient, et nous n'étions qu'à moitié rassurés, car la situation ne pouvait s'éterniser. Mais la présence de colons de nationalité grecque ou suisse, même si elle n'était pas complètement rassurante, ne manquait pas d'avantages. Pourtant, eux aussi étaient très épiés par leurs employés, et il fallait prendre d'énormes précautions pour prendre livraison de ce qu'ils pouvaient nous faire parvenir.

Nous n'avions aucune nouvelle des événements en Europe, et nous ignorions tout de la situation en Asie. Un matin, un jeune Papadato nous remit une note rédigée par son père : « Reçu la visite des Japs. Ils savent que des rescapés de Vinh sont cachés en brousse. Ils m'ont demandé d'essayer de les rechercher pour leur préciser qu'ils n'avaient rien à redouter et que le comportement à l'égard des Français avait évolué vers une nette amélioration. Je leur ai dit que je ne manquerais pas de transmettre cet avis si l'occasion se présentait mais que j'ignorais tout de leur présence. » Et il ajoutait : « J'aurais aimé pouvoir leur dire m... »

Le temps passait. Tisserand et moi n'avions rien d'autre à faire qu'à surveiller la brousse et échafauder des projets de départ vers le Laos, où je savais qu'un commando avait été parachuté avant le 9 mars. Ou vers la Birmanie ?

Nous avons demandé aux colons de nous fournir des vêtements annamites et avons donc les *cái quan* et les chapeaux coniques, mais ils étaient en réserve. Au cours de nos déplacements casse-croûte, les feuilles de bananier nous servaient d'abri en cas de pluie. On croyait encore un peu au débarquement. Nous continuions à suivre l'activité de la ferme Coudoux, très intéressés par une proposition de Lucien qui voulait se joindre à nous pour tenter un départ vers la Chine ou la Birmanie. Mais le matin du 21 mai, nous constatons que la ferme Coudoux semble abandonnée. Nous savions que Lucien et Gaston étaient là la veille. Sans plus attendre, nous décidons de partir. Trente ans plus tard, c'est par Lucien, retrouvé par le plus grand des hasards près de Rouen dans un centre d'accueil, que j'apprendrai les détails de la journée du 20 mai. Dénoncé aux Japs par le "bep", Lucien, qui avait rejoint son frère après un court séjour à la Kempetaï de Vinh, avait été à nouveau interné à Vinh où il resta prisonnier des Japs jusqu'au mois d'août.

Un peu de ravitaillement prélevé dans nos maigres réserves, et nous voilà partis vers la région montagnarde au nord du Tran Ninh.

Tisserand connaît bien la région, et pense pouvoir compter sur des relais tenus par des associés de son « commerce ». Il estime qu'il faut privilégier l'itinéraire le plus court, même s'il risque d'être très difficile. Le début de la piste retenue est malheureusement situé à la sortie ouest de Phu-Qui. On y va au culot, et le surlendemain, au lever du jour, coiffés du chapeau conique en latanier et portant chacun sur l'épaule un fléau auquel pendent nos pauvres bagages, nous sommes en vue des miradors japonais entourant la ville. Heureusement, le brouillard nous transforme en ombres indochinoises. Après avoir réussi notre coup, nous nous arrêtons pour rire de notre exploit. Imaginez deux individus mesurant tous deux près de 1 m. 85, portant pour la première (et dernière) fois un fléau annamite ! Hélas, aucune agence photo n'était là quand nous passâmes au pied du mirador d'où un Jap mal réveillé nous couvrit de bruyantes injures.

Nous commençons la partie la plus difficile de notre équipée. En dehors des haltes espérées, il faut absolument éviter les villages ou les maisons isolées car la région est devenue franchement hostile. Premier relais : une maison en dur, en pleine brousse, qui doit abriter un honorable correspondant de Tisserand. Nous approchons prudemment au lever du jour derrière une haie bien taillée proche de la maison, pour finalement constater que les lieux sont occupés par des Annamites, les fameux « locaux » recrutés et armés par les Japs. Nous reprenons la piste sans insister. Par

chance, il n'y avait pas de chien dans la maison, ces maudits chiens qui détectaient notre arrivée à plusieurs centaines de mètres des villages.

## JUIN-JUILLET 1945

Ce fut la partie la plus difficile de notre équipée depuis notre sortie de la citadelle de Vinh. Libre oui, mais de quoi ? D'essayer de tenir contre les Japs et leurs agents annamites, contre le climat et la brousse pleine de bestioles, les amibes surtout, qui bientôt recommenceront à me dévorer la tripe, alors que je n'ai pas le moindre médicament. Nous nous cachons le jour, parfois à proximité immédiate d'un village, et nous marchons la nuit. Heureusement, c'est la période de l'année où les "rais" de maïs peuvent nous fournir des épis facilement comestibles. Nous nous sommes débarrassés de notre riz qu'il était impossible de faire cuire, bien que nous ayons quelques allumettes données par les Coudoux. Nous ne rencontrons personne, sauf un matin, un vieux pêcheur qui vient de lever ses casiers dans une petite rivière et qui, spontanément, nous offre un poisson que nous mangeons cru, à la façon des Japs... Double horreur. Pour le reste, notre ordinaire se compose de canne à sucre et d'épis de maïs, près des villages et sur les pistes <sup>10</sup>, de pousses de bambou et de quelques fruits sauvages, des "mac fay", fruits de feu qui méritent bien leur nom. Nous sommes de vrais clandestins, et il est évident qu'à très court terme, nous connaissons de terribles épreuves, moi surtout que l'amibiase vide peu à peu. Si seulement nous trouvions un champ de pavot, mais rien. Nous nous déplaçons par étapes de plus en plus courtes mais Tisserand est sûr de son itinéraire.

Effectivement, nous arrivons dans le village catholique du père Clavreul. Fait prisonnier quelques jours auparavant à la suite de la dénonciation de l'un de ses catéchistes, il a été violemment battu par un chef local passé aux Japs. Relâché, il est revenu à la mission et nous conseille de repartir sans tarder. Il nous fait conduire dans un rai de maïs où nous nous installons dans une espèce de mirador dans lequel les paysans passent parfois des journées entières pour surveiller les récoltes et chasser les singes et autres bestioles. Le père Clavreul nous fait parvenir un poulet rôti. Quelle merveille ! Nous essayons vainement de le convaincre de quitter son village. Nous ne sommes plus très loin du pays Méo où il serait en sécurité. Il refuse, et nous repartons plein ouest.

À la frontière entre le Laos et l'Annam, alors que j'ai beaucoup de mal à marcher, nous rencontrons un petit groupe de Méos. Leur chef, Touby, a appris notre existence par le téléphone de brousse et a envoyé spontanément à notre rencontre quelques-uns de ses partisans. Par eux, nous apprenons l'existence à quelques jours de marche d'un commando *phalang* (français). Ils ont mission de nous le faire rejoindre. Me voilà plus ou moins ficelé sur un petit cheval. Les Méos me donnent quelques boulettes d'opium pour m'aider à lutter contre les effets de l'amibiase, et nous nourrissent avec de curieuses rations fournies par le commando. Nous découvrons les rations Pacific et les fameuses rations K. C'est formidable. Nous sommes sauvés, car nous avons atteint une zone entièrement contrôlée par Touby et ses Méos. Les Japs, toujours à notre recherche, ne s'y aventurent pas, préférant envoyer des locaux que les Méos se chargent d'éliminer sans ménagement. « En général, nous les hospitalisons », me dira plus tard Touby.

## 20 AOÛT 1945 : RALLIEMENT DU COMMANDO POLAIRE AU PHU-LOÏ

---

<sup>10</sup> Tang la Fin (pistes à opium connues de Tisserand) et que les Laotiens qualifient de Botioppalang : mauvaises pour les Français.

Après m'être traîné pendant des nuit sur les pistes du Phu-Qui, soutenu par Tisserand, au milieu d'une population franchement hostile, sans argent, peu armé, malade, sans aucune information, ayant enfin réalisé que le débarquement allié annoncé par Mordant était de la pure intox, puis avec l'aide des partisans méos, c'est l'arrivée au commando Polaire. Elle ne provoque aucune animation particulière, car notre sauvetage passe bien loin derrière cette nouvelle qui nous laisse d'abord sceptiques : le Japon a été bombardé par les Américains avec des engins extrêmement puissants, que l'on ne qualifie pas encore d'atomiques.

Les liaisons radio avec le CLI de Calcutta fonctionnent à plein. Un message nous apprend que "le Jules est arrivé avec toute la famille", c'est-à-dire qu'Ayrolles, parti en commando plus de deux mois plus tôt, est arrivé en Chine avec Huguett, l'aviateur américain récupéré dans la région de Huê par la résistance après s'être évadé d'un camp de prisonniers proche de Saïgon.

Guillot, qui a pris le commandement de Polaire, signale notre arrivée et insiste sur notre état lamentable. Miracle ! Au premier parachutage, nous parvenons des médicaments qui nous remettent sur pied en quelques jours.

Le commando attend des directives. « Ne bougez pas, faites de la souveraineté. » C'est, paraît-il, la consigne du gouvernement d'Alger. Pas de renfort à espérer. Puis arrive l'ordre d'aller *libérer* Sam Neua. *Libérer* signifie alors arriver si possible avant les Chinois qui, responsables du désarmement des Japonais au nord du 16<sup>e</sup> parallèle, pillent tout sur leur passage. *Chinese over sea*.

Je récupère grâce aux rations *Pacific* destinés aux gurkha dont dispose le commando : lait, *peanut butter*, tout me paraît merveilleux.

## EN ROUTE POUR SAM-NEUA

Le commando Polaire, qui avait reçu du renfort quelques jours avant Hiroshima, éclate en trois formations :

- le commandant Mutin (*Cros*) part sur Hanoï avec une douzaine d'hommes. Il doit essentiellement assurer la réception de Messmer et Sainteny, sans aucune précision sur les conditions de parachutage<sup>11</sup> ;

- le sous-lieutenant Heymonnet (*Gulliver*), doit occuper Diên-Biên-Phu ;

- le lieutenant Guillot (*Asmodée*), qui a succédé à Ayrolles à la tête de Polaire, prend la direction de Sam-Neua. Tisserand et moi nous joignons à ce détachement : nous sommes les seuls, Tisserand surtout, à connaître les populations de la région.

La mise sur pied des détachements Mutin et Heymonnet a retardé le départ. Il a fallu regrouper, pour les répartir, l'armement et les vivres cachés en brousse. Un homme, Gauthier, a été parachuté en avant-garde de *dropages* prévus. Mais les conditions météo empêchent les opérations de la force 136, d'ailleurs surmenée à cette période. Gauthier part alors à Xiêng-Khouang chez Touby et de ses partisans méos qui l'aideront à récupérer les parachutages.

## LES PRISONNIERS D'HOA-BINH JALONNENT LA TANG NIPPON

La mission du commando Polaire est très ambiguë. Nous devons rester des clandestins, les Japonais recevant en principe leurs ordres des Alliés. L'effectif nippon, mal connu, se situerait autour de 150 hommes commandés par le sous-lieutenant

---

<sup>11</sup> Extrait du rapport du lieutenant Guillot.

Fallait-il que les officiers de Calcutta soient ignorants des peuples de ces régions pour imaginer ouverte la route de Hanoï !



Komachi, qui n'arrive pas à admettre la capitulation de son pays. Ces 150 hommes sont répartis sur la *Tang Nippoun* (route japonaise), que les occupants étaient en train de construire entre Sam-Neua et Ban-Ban, et dont une partie de l'invraisemblable tracé sera repris sous l'appellation de *route Ho Chi Minh*. Sur les divers chantiers, travaillaient des prisonniers venus pour la plupart de Hoa-Binh. Des centaines moururent tout au long de la route, et les quelques survivants n'avaient rien à envier aux prisonniers des camps nazis. Pour ces malheureux dispersés sur les chantiers, rien n'avait été prévu. La piste était jalonnée de cadavres.

## HALTE Â HUA-MUONG

Le commando Polaire fait halte à Hua-Muong du 5 au 14 septembre. En effet, la pagaille règne dans le secteur. Komachi envoie à notre rencontre un détachement motorisé fortement armé. Très bien renseignés, nous pouvions les coincer dans une embuscade, mais les ordres s'y opposent : la reddition est l'affaire des Chinois. Par ailleurs, le chef de province (*tchao-koueng*) de Sam-Neua, Tiao Phom Mi, qui a reçu la visite de Mutin, nous conseille de rester à Hua-Muong pour éviter un conflit armé avec les Japonais qui évacuent Sam-Neua en direction de Hanoï. Le 11 septembre, Polaire reçoit une lettre de Tiao Phom Mi nous annonçant le départ des Japs et nous demandant d'arriver à Sam-Neua dès que possible, de petits groupes viêts commençant à se manifester dans la région. Le malheureux, qui a entendu des chiffres à la radio, nous croit très nombreux : il parle de 500 hommes, joints aux 400 attendus avec Mutin. Comme nous avons attendu le débarquement à Vinh le 9 mars, il attendait des parachutages massifs. En brousse laotienne, le renseignement de village à village gonfle vite les effectifs : « My laï laï » (ils sont nombreux)... Mais pour la première fois, le chef de province fait état de nouvelles inquiétudes : quatre-vingt Annamites du coin recrutés par les Japonais ont quitté Sam-Neua dans les camions *japs* et ont promis leur retour dans les trois jours.

## SAM-NEUA SOUS LA MENACE VIÊTMINH

Le 17 septembre à midi, nous entrons à Sam-Neua où nous trouvons Mutin, arrivé deux jours auparavant. D'après le rapport de fin de mission de Guillot, « la réception fut parfaitement officielle ; tous les notables et les chefs de congrégation, tous les fonctionnaires laotiens et même deux fonctionnaires annamites étaient présents. La garde [indochinoise] présentait les armes. »

Pour les vivres, la région peut assurer notre ravitaillement sans la moindre difficulté. Pour les moyens financiers, Calcutta nous parachutera des *pongs*, petits lingots d'argent très appréciés dans le pays où la piastre-papier (sauf le fameux Dupleix) n'est guère prisée des commerçants, presque tous chinois. Pourtant, tout est loin de baigner dans l'huile. L'armement est suffisant, mais armer des partisans paraît très risqué. Et il n'est pas question d'obtenir des renforts. Il y a plus grave : parmi les membres du commando, certains commencent à faire remarquer que leur engagement était prévu seulement pour la guerre contre le Japon. Ils ne souhaitent pas en découdre avec les Annamites.

J'avoue n'avoir pas senti ces hésitations dont on nous parlait peu, car nous n'étions pas de ces « Français de France » dont le comportement à l'égard de leurs compatriotes libérés des camps japonais fut assez inamical au début, s'améliorant ensuite avec l'arrivée de Leclerc.

Mais Guillot, dans son message n° 69 pour *Jean Michel* (Morlane), insistait sur ses difficultés :

« Impossibilité d'obtenir des renforts, souligne l'inutilité de notre action. Désillusions particulièrement pénibles. Cette impuissance retournera, avant peu, la population contre nous, et devons envisager de repasser la frontière [de la province, en direction de Louang-Prabang] car toute influence devient creuse sur une population neutre admettant toujours le plus fort. Vous prie notamment vouloir bien donner éclaircissements sur avenir situation qui semble sans issue. Devons-nous éternellement vivre en brousse ? »

Dans ce même long message à Morlane, Guillot écrivait : « Une solution de relève et de rapatriement s'impose d'urgence. »

De son côté, le Vietminh, débarrassé des Japonais, avait maintenant assimilé les éléments nationalistes. Son but était certes l'indépendance, mais aussi la réalisation de vieilles visées expansionnistes, et notamment l'annexion pure et simple de la province de Sam-Neua. Cette province, dont la toponymie est à 90 % thaï, comportait, bien avant 1945, une importante présence tonkinoise. L'administration employait de très nombreux secrétaires annamites. Le commerce était chinois, mais l'artisanat était tonkinois. Travaillée par le Vietminh, cette importante colonie annamite s'impose aux notables thaïs. Dès les premiers jours d'octobre 1945, plusieurs groupes se forment autour de Sam-Neua, encadrés parfois par des déserteurs de Lang-Son (1940) et instruits par... des Américains !

L'action psychologique exercée par les Français à Sam-Neua consistait essentiellement à faire circuler des renseignements fantaisistes, donnant en particulier des effectifs bien supérieurs à la réalité. C'est le fameux « My lai lai ». Mais des tranchées défensives apparaissaient autour de Sam-Neua, creusées par les Thaïs réquisitionnés par les Viêts. L'élément annamite de Sam-Neua renseignait facilement le Viêt. D'anciens chefs de bande incarcérés avant le 9 mars avaient été libérés par les Japonais. Des internés politiques avaient même été libérés sur ordre par le commando Cortadillas !

Les renforts demandés à Calcutta ne pouvant pas être envoyés, le poste de Sam-Neua étant très mal situé et très vulnérable, on décida de quitter la ville en pleine nuit et sur la pointe des pieds pour se replier sur Muong-Hiem où la population méo nous était très favorable, et y démobiliser nos Laotiens. Arrivés à Hua-Muong, sur le Neun, Guillot changea d'idée, et voulut essayer de constituer un point d'appui contre une attaque annamite. L'expérience fut peu concluante, les partisans laotiens se révélant peu sûrs.

#### ATTAQUÉS PAR LE VIÊTMINH À MUONG-LAP (NUIT DU 24 AU 25 OCTOBRE 1945)

Dans l'après-midi du 24 octobre, avec trois jours de retard, nous arrivons à Muong-Lap où nous trouvons le détachement Cantais (*Carlière*). L'endroit est très calme. Je cite à nouveau le rapport Guillot :

« À 20 heures, après le repas, par une nuit d'encre, nous avons été attaqués par les troupes du Viêtminh. Les Européens répartis dans le village se sont trouvés fractionnés et obligés de [fuir] dans la brousse. Étant donné l'étroitesse de la vallée et l'enchevêtrement de la brousse à flanc de coteau, il leur a été très difficile de se regrouper et certains n'ont pu y réussir. Il semble bien que nous ayons été trahis par ceux dont nous voulions nous débarrasser, mais qu'il nous a fallu garder pour déplacer des armes vers une zone plus sûre. »

EN FUITE

Par petits groupes, les Européens cherchent à rejoindre le Mékong pour passer au Siam, où les Anglais sont arrivés en force. Guillot indique dans son rapport qu'il put atteindre le Siam avec Petit « grâce à de bonnes sommes d'argent... en payant cher », mais non sans difficulté en raison de l'état de son compagnon.

Quant à moi, je reste avec Cazé, intransportable autrement qu'en pirogue, sans argent, sans médicament, avec juste une carabine et deux chargeurs. Et me voilà embarqué sur la Nam Neun vers Luang-Prabang. Pas de difficultés majeures avec les populations et les pirogues, bien que je sois démuné de ces *pongs* que, dans sa précipitation, Guillot a oublié de me remettre.

## PRISONNIER DU LAO ISSARA

À une demi-journée de pirogue en amont de la capitale, tout bascule. Alors que je mets pied à terre, un jeune Laotien accourt à ma rencontre et m'annonce sans hésiter :

— Vous êtes notre prisonnier, le peuple laotien s'est soulevé contre le despotisme de son roi, la république lao issara a été proclamée hier à Luang-Prabang.

Voyant que je devenais menaçant, le jeune républicain lao insiste, ajoutant en excellent français :

— Je vous jure que c'est vrai. Les Français présents à Luang-Prabang sont sous la protection des Chinois. Ils ont à leur tête un colonel.

Je suis en partie rassuré. Imfeld est donc encore à Luang-Prabang. Et le détachement issara est composé de jeunes, heureux d'avoir fait deux prisonniers mais ne sachant trop qu'en faire. Toute la nuit, je discute avec eux. Leur chef, le sergent laotien Ouane, futur général et grand narco-trafiquant, n'apparaît pas. Ils sont impressionnés par mon discours sur la Convention de Genève sur les blessés. Ils louchent sur ma carabine américaine, et le lao issara qui m'a informé à ma descente de la pirogue serait tout particulièrement heureux de pouvoir s'en emparer.

Mais ils ne sont pas suffisamment sûrs d'eux, et je finis par leur proposer un marché :

— Vous me conduisez demain à Luang-Prabang pour me livrer (j'insistais sur ce mot) à Tiao Bougnavath, le chef lao issara qui a pris le pouvoir, et en échange, je vous remets immédiatement ma carabine (j'avais déjà dû donner le fusil de chasse et les trois cartouches que m'avait offerts M. Gombert après le combat de Ban-Traï-Hat). Je vais vous montrer le fonctionnement, leur dis-je, peu rassuré, et surtout la nettoyer avant de vous la confier pour qu'elle soit parfaite quand vous la remettrez à Tiao Bougnavath à Luang-Prabang.

Je m'arrange pour la remonter sans le ressort du percuteur. La nuit se termine, relativement calme. Cazé put recevoir quelques soins grâce à un médocastre du village... J'ai très peu dormi. Le sort était jeté !

## ARRIVÉE À LUANG-PRABANG

De bonne heure le matin, après avoir mangé un peu de riz gluant préparé par l'épouse du naïban (chef de village), nous reprenons place dans la pirogue. Notre intellectuel fait partie du voyage et le piroguier refuse d'embarquer toute l'escorte prévue par nos jeunes révolutionnaires. Arrivé à Luang-Prabang, un peu inquiet d'avoir à me séparer de Cazé, très mal en point, je suis conduit chez Tiao Bougnavath qui me reçoit assez correctement. Je recommence mon discours sur la Convention de Genève. Mais rapidement, Bougnavath me dit qu'il va nous faire conduire à la Résidence, où un groupe de Français, "protégés" par les Chinois, est installé avec, à sa tête, le colonel Imfeld. Ouf ! Je crois que j'ai eu la chance d'avoir à faire à Bougnavath, chef révolutionnaire depuis deux jours seulement, et qui me parle avec emphase de ses

exploits dans la résistance contre les Japonais. Il n'y a pas un mot de vrai dans ces affirmations mais je m'empresse d'approuver...

## À LA RÉSIDENCE DE FRANCE

Les camarades hébergés dans la résidence sont au courant de l'attaque de Muong-Lap. Parmi eux, le capitaine Rottier, qui parle et écrit couramment le laotien, a pu obtenir des renseignements auprès d'amis restés discrètement en dehors de la évolution issara. Je retrouve quelques rescapés du combat.

L'accueil d'Imfeld est assez inattendu. Convaincu d'avoir été un magnifique résistant, il n'a que mépris pour ceux qui sont restés en Indochine, alors que lui est passé en Chine. Ancien du réseau Levain, qui a plus ou moins organisé son départ, je suis parfaitement au courant de son cas, et m'arrange pour le lui faire savoir.

Le groupe Imfeld qui, au 9 mars, s'était réfugié en pays méo, au nord de Luang-Prabang, avait réoccupé la ville sans la moindre difficulté dès la capitulation de l'Empire levant. Le roi qui, sous la pression japonaise, avait proclamé l'indépendance du Laos, les accueille avec soulagement. Installé en grand seigneur à la résidence, il n'avait toutefois reçu aucune directive pour régler le sort des Japonais. Il n'eut pas à s'en inquiéter : apprenant qu'ils auraient affaire aux Chinois, les quelques Japonais présents quittèrent précipitamment la ville pour se replier sur le Siam ou l'Annam. Les Chinois ne tardèrent pas à arriver avec, à leur tête, un général « héros de Birmanie », autrement dit grand spécialiste du pillage. Quelques jours avant mon arrivée, ce général avait montré son habileté.

Invité par lui, Imfeld se rendit au PC chinois, où il fut reçu au nom de l'amitié franco-chinoise. La Chine était encore sous la direction de Tchang-Kaï-Tchek. Pendant des heures, le Chinois répéta à Imfeld :

— Nous sommes venus pour désarmer les Japonais.

Imfeld ne put que lui répondre :

— Mais il n'y a plus de Japonais.

Pendant que se prolongeait ce dialogue surréaliste, un détachement chinois s'emparait des armes du détachement laotien qu'Imfeld, et surtout Rottier, étaient en train de mettre sur pied. Quand, après s'être excusé, le Chinois prit congé des Français, l'affaire avait été promptement réglée.

## SOUS LA BOTTE CHINOISE À LUANG-PRABANG

En ce qui me concerne, je vis enfin, pour la première fois depuis le 9 mars, des jours, et surtout des nuits, tranquilles. J'oublie volontiers Vinh, Ban-Traï-hat, Sam-Neua et Muong-Lap.

Imfeld est persuadé qu'il sera possible de trouver un arrangement avec le gouvernement laotien. Il rayonne, s'étonne de ne pas avoir été fait compagnon de la Libération, et se retranche volontiers derrière un argument qui réussit à impressionner les Chinois :

— Je suis le représentant de lord Louis Mountbatten !

Ça marche !

Mais les Chinois, aidés par des compatriotes installés depuis longtemps dans la capitale, sont en partie responsables de la révolution issara" La propagande antifrançaise tourne à fond, et les accords alliés renforcent les Chinois dans leur détermination : ce sont eux les vrais maîtres du Nord-Laos.

Rapidement, apparaissent les tracasseries qui méritent bien le nom de chinoiseries.

Responsables de notre sécurité comme ils l'affirment, ils s'occupent de notre ravitaillement. C'est un haut gradé chinois qui est chargé du marché « pour éviter, assure-t-il, que nous soient vendus des produits dangereux ». En réalité, ils savent, car ils savent tout, que nous sommes en possession d'un petit magot composé de *pongs*, et ils exigent d'être payés en argent-métal. Immédiatement se pose le problème de l'évaluation du lingot en monnaie locale. Le général fixe lui-même un prix ridiculement bas. Un émissaire, colonel chinois, ancien commerçant installé à Luang-Prabang, sert d'intermédiaire, et, finalement, propose de les racheter lui-même à un taux supérieur à celui imposé par le général ! Très vite, nous comprenons que nous ne pourrions nous maintenir à Luang-Prabang qu'autant que le trésor n'aura pas fondu !

Puis on passe à un jeu plus subtil. Les Chinois savent que nous avons des armes, et seule une perquisition pourrait permettre de les découvrir. Ils ne peuvent prendre une telle initiative. Lord Louis Mountbatten est souvent invoqué. Mais le nouveau gouvernement laotien, complice, pourrait sans doute y parvenir. À deux reprises, et en présence de soldats chinois en principe chargés de notre sécurité, des Laotiens viennent nombreux devant notre résidence. Un faux témoin sort des rangs, demande à être reçu par Imfeld. Il dit avoir assisté à une bagarre en ville au cours de laquelle un Laotien a été tué ! Il a vu les Français ramener le corps à la résidence, et désigne même la porte par laquelle le corps a été introduit. Son choix est mauvais : il désigne une fausse porte dont la seule raison d'être est d'assurer une certaine symétrie dans la façade. C'est raté. Les Chinois font évacuer les manifestants. Pendant la discussion, un manifestant a cherché à escalader la façade pour s'emparer du drapeau français qui flotte sur le balcon de la résidence. Un grand coup sur les doigts au moment où il s'agrippe à la balustrade, et le voilà sans trop de mal qui disparaît dans la foule.

Quelques jours plus tard, même scénario, mais cette fois le faux témoin est plus précis. Maçon de son état, il a participé à des travaux à l'intérieur de la résidence, et affirme avoir dû construire, sous la menace, une sorte de cachot où se trouve sans doute enfermé le cadavre. Sous escorte chinoise, il entre dans la résidence, mais ne trouve pas trace du fameux cachot.

En ville, où nous pouvons cependant circuler et où Rottier fait merveille grâce à sa connaissance de la langue lao, nous sommes parfois malmenés. Des pierres nous sont lancées du haut du mur d'enceinte du palais. Un cycliste prend l'habitude de passer à proximité de notre groupe pour donner, en passant, un coup de pied à notre camarade le plus exposé. Jusqu'au jour où nous décidons de tenter une feinte : le camarade situé à l'extérieur a tout prévu, et au moment où le spécialiste du coup de pied s'apprête à intervenir, il saisit sa jambe et l'entraîne dans une chute qui mettra fin à ses activités.

Nous nous plaignons au général chinois qui n'hésite pas à répondre que les faits rapportés n'existent pas, car si cela était vrai, il le saurait ! Lorsque la plainte concerne un Chinois, il répond aussi que c'est impossible puisque c'est interdit par le règlement militaire !

Jour après jour, la situation devient plus difficile. Imfeld alerte Saïgon : « Amiral, sauvez-nous, mes officiers sont lapidés ! ». Je crois me rappeler d'une réponse de l'amiral d'Argenlieu : « Tenez, vous acquérez des mérites fous. » Même s'il ne s'agit pas du mot à mot, c'était en tous cas de cet ordre-là.

Un incident plus grave intervient bientôt. Le jeune méo Toto, qui a suivi le groupe Imfeld à Luang-Prabang, est condamné à mort par le gouvernement issara. Et quelles que soient les raisons de la présence de Toto dans notre groupe, nous décidons de le faire évader vers le Siam où il sera en sécurité. Il faut une pirogue et un piroguier. Nous trouvons l'un et l'autre, et je serai de l'expédition.

Finalement, la situation devient intenable. Les Chinois ne savent plus qu'inventer pour nous chasser. En accord avec Saïgon, nous passons tous sur la rive droite du Mékong, province laotienne cédée au Siam après la guerre franco-siamoise.

Les préparatifs de départ n'ont pas échappé aux Chinois, et quand nous arrivons au milieu du Mékong, des rafales sont tirées en notre direction, ce qui permettra au général chinois de publier un communiqué dénonçant l'attitude des Français qui n'ont pas hésité à tirer sur de paisibles Laotiens.

Sur ce séjour à Luang-Prabang, il y aurait encore beaucoup à raconter, des aventures à peine croyables. Je crois avoir livré l'essentiel, au mieux de mes souvenirs. Je tiens toutefois à ajouter un détail. Une affiche rédigée en caractères chinois était placardée sur la porte de la résidence, et l'officier qui nous livrait le ravitaillement avait précisé qu'elle indiquait que les Français étaient protégés par l'armée chinoise et n'avaient rien à redouter. Au moment du départ, est-ce moi ? est-ce un camarade ? Nous avons retiré cette affiche dont nous aurons la traduction à Bangkok. Il s'agissait en fait d'une bordée d'injures contre les Français !

C'est bien à Bangkok que se finira cette équipée franco-indochinoise, au bout d'un périple commencé à pied jusqu'à Pitsanulok, puis en camion et en train.

## SÉJOUR À BANGKOK

Je passe sous silence bien les détails de notre traversée du Siam où le dictateur Luong Piboung Song Khram (ancien élève de l'école d'artillerie de Poitiers) a été renversé. À Bangkok, je suis logé dans un palace, le Rathano Cosin, ou quelque chose de ce genre ! Au cours d'une réception au consulat, Imfeld a un malaise, les services de sécurité parlent d'attentat... Il est seulement en manque d'opium, et tout finit par s'arranger, le consulat ne manquait pas d'opium.

Rapidement, le détachement est rapatrié sur Saïgon. Pas de nouvelles des rescapés de Muong-Lap ! Je suis parmi les derniers à rester à Bangkok, attendant que puissent être évacués quelques camarades soignés dans un hôpital américain. Nous avons beaucoup de succès auprès de la population, dans une ville où s'entassaient des Hollandais, des Anglais et des Américains. J'essaie de faire parvenir des nouvelles à ma famille ; elles n'arriveront jamais ! Finalement, les Anglais, qui nous trouvent un peu encombrants malgré notre petit nombre, expédient à Saïgon les derniers Français, et me voilà à nouveau dans une ville que j'avais quitté en 1941, au moment où je partais au Tonkin pour réarmer la batterie d'Appowan en baie d'Along.

## JANVIER 1946 : COMMANDANT DES PARTISANS MÉOS À NONG-HET

J'arrive juste à temps pour intercepter une note signalant ma disparition après le combat du 9 mars. Nouvelle tentative de correspondance avec ma famille... Rien n'arrive.

Je décide de demander mon rapatriement après avoir réglé un problème d'intendance. Je n'ai perçu aucune solde depuis février 1945. Polaire m'ayant fait prendre en charge par Calcutta, je devrais être payé en roupies, ce qui était alors fort avantageux. Hélas, le trésorier des commandos laotiens a piqué dans la caisse et vient d'être incarcéré. Je suis donc payé en piastres que je verse aussitôt sur mon compte, à la Banque d'Indochine.

Les formalités de rapatriement sont en cours, lorsque je suis contacté par le colonel de Crèvecœur pour retourner au Laos prendre le commandement des partisans *méos* (on ne parlait pas encore de *mhongs*, et le mot *méo* n'avait rien de péjoratif, bien au contraire).

Je rencontre des camarades de l'école de Tong qui me conseillent de contacter un commando en formation, le commando Conus <sup>12</sup>, dans lequel vient de rempiler le capitaine Moisan <sup>13</sup>, que j'avais connu au Cap Saint-Jacques en 1941, et qui m'accueillerait lui aussi volontiers dans ses rangs pour opérer au Laos.

Finalement, j'accepte la proposition de Crève-cœur, ce que je n'aurais pas à regretter car le comportement du commando Konus au Nord-Laos fut très loin d'être correct. Je demande à l'état-major de ne pas être désigné seul. Parmi les cavaliers débarqués récemment, on me trouve un adjoint, le sous-lieutenant Coindat, et quatre ou cinq Européens. Nous serons parachutés. Je n'ai jamais sauté, mais suis très content de tenter l'expérience. Hélas, au moment de me passer le parachute, le sous-officier chargé de l'opération s'aperçoit que j'ai de sérieuses difficultés avec mon bras droit. Un médecin appelé en consultation constate, en effet, que les séquelles de ma blessure à l'épaule droite m'interdisent le saut. Je suis donc posé sur la piste de la plaine des Jarres, d'où je rejoins Nong-Het. Là, je retrouve les gars de mon équipe très gonflés par leur parachutage : ils venaient de se livrer à cet exercice pour la première fois, et sans le moindre entraînement.

Nous arrivons et avons tout à découvrir. Doussineau, qui avait commandé les partisans en liaison avec les frères Ly Fong, a été rapatrié, et c'est Touby Lyfong qui, après un accueil chaleureux, se charge de nous *briefer*.

Les partisans méos, au nombre d'environ 300, ont participé depuis 1944 à la résistance : renseignement, guide pour les parachutages, garde de la piste d'atterrissage de la Plaine des Jarres. En liaison avec le commando Polaire (Ayrolles dit *Serres*), ils ont été de toutes les opérations de guérilla. Quelques Européens, Haze, Roscoff, Jumel, anciens légionnaires installés à Kang-Kay, les encadrent.

Les Viêts installés à Muong-Sen (Annam) mènent des actions de guérilla contre les villages amis. Il nous est difficile d'intervenir, car c'est la période du fameux *modus vivendi*, dont nos ennemis se moquent d'ailleurs éperdument ! Les Japonais ont réussi à gagner à leur cause quelques familles méos, notamment Fey Dang, *tasseng* (chef de canton), qui, après leur départ, essaie vainement de contrôler le Tran-Ninh.

Je m'installe au poste de Nong-Het, souvent harcelé la nuit. Nous préférons dormir à proximité sur un piton protégé par de dangereux pièges mis en place par les partisans et constitués en partie par les fameux fusils de leur fabrication, peu précis mais redoutables.

Je me garderai bien d'insister sur les conditions extraordinaires dans lesquelles va se dérouler notre action. Pas question de constituer des unités avec organigramme, notes de service ou ordres d'opérations. Pour chaque intervention, sont désignés ceux qui connaissent le mieux la région où l'on doit agir, ceux qui ont fourni le renseignement qui a permis l'opération. Nous ne disposons que d'un seul poste fixe à Nong-Het, servi par un excellent radio, le sous-lieutenant Grège, qui sera tué lors d'une embuscade près de Nong-Het. Pas question, avec quatre ou cinq Européens, de constituer un encadrement, mais pour chaque sortie importante, Coindat ou moi-même, quelquefois les deux ensemble, nous participons à l'opération. Les actions sont souvent très confuses, et il est parfois difficile de distinguer entre les partisans de Touby et ceux de Feydang, auxquels se mêlent les Viets de Muong-Sen.

Je n'avais pu échapper à une lamentable commission d'épuration arrivée en Indochine avec nos « libérateurs » : c'est une simple formalité, me disent certains ouvriers de la onzième heure, mais mon exemple est cependant caractéristique. Blanchi par la commission — j'avais, entre-temps, été cité à l'ordre de l'armée —, cela n'a pas empêché certains d'essayer de me déconsidérer auprès des Mhongs en faisant circuler

---

<sup>12</sup> Et non « Konus ».

<sup>13</sup> Henri Moisan (1896-1977) : ancien directeur aux Tuileries de l'Indochine (1920-1927). Voir [encadré](#).

parmi les partisans un tract ainsi rédigé : « N'obéissez pas au lieutenant Chenivresse. Ce n'est pas un vrai Français de France ! ».

Avec un groupe méo, je reviens à Sam-Neua.

Touby m'a remis une très importante somme d'argent cachée dans une grotte, reliquat des sommes détenues par Doussineau pour la campagne d'opium. Ce trésor me sera réclamé par le P.C. de Xieng-Khouang. Il avait disparu lors de la prise de commandement du secteur par le lieutenant de La Cassinière, rapidement enlevé par une épidémie de typhus.

## COMMANDANT D'UNE COMPAGNIE DE CHASSEURS LAOTIENS

Remplacé par le lieutenant de Roquemaurel, je suis muté à Luang-Prabang où je prends le commandement d'une compagnie de chasseurs laotiens, avec laquelle je participe à une opération au sud de Sam-Neua. Avec cette compagnie et quelques éléphants royaux, j'accompagne à Sayaboury un des fils du Roi, nommé chef de cette province annexée par le Siam en 1941. Nous accueillons le gouverneur de Raymond et les officiels venus reprendre possession de la région. Contrairement à toutes les idées reçues, les chasseurs laotiens se comportent remarquablement et nous nous payons le luxe de reprendre un poste abandonné par la Légion.

Je séjourne à Xieng-Khouang, et passe sous le commandement du chef de bataillon de Vesvrotte. Les relations sont très tendues, et il me tarde de rentrer en France. Je passe le commandement de ma compagnie au lieutenant Cantais. Après un ultime et court séjour à Luang-Prabang, je suis dirigé sur Vientiane en vue du rapatriement. Avec monsieur Massoutier, nous descendons le Mékong en pirogue à moteur. Peu avant Vientiane, nous subissons une embuscade. Heureusement, quelques kilomètres en amont, nous avons pris en remorque une pirogue en panne qui, arrimée côte à côte avec la nôtre, nous a permis de nous maintenir à flot pendant l'attaque, d'ailleurs peu violente.

Vientiane, Saïgon... Le *Pasteur* arrive à Marseille vers la mi-septembre 1947. J'avais quitté la France le 25 mars 1941.

\*  
\* \*

J'ai simplifié, au point de le rendre presque banal, le récit de la fin de mon séjour en Indochine, notamment mon passage à Nong-Het où j'ai pu nouer avec les montagnards méos et leurs chefs, les Lyfoung, des liens d'amitié renforcés par la suite, quand je les aidés de mon mieux lorsqu'ils ont dû fuir l'invasion communiste et se disperser à travers le monde. J'ai pu mesurer à quel point les autorités françaises, droite et gauche confondues, se sont efforcées, à la fin de la guerre du Viêt Nam, de les ignorer, laissant assassiner Touby dans un camp viêt de Sam-Neua, où sont morts de nombreux Laotiens restés fidèles à la France, et notamment leur roi, sans même chercher à obtenir confirmation de sa mort.

Mais tout vient à temps à qui sait attendre : dans quelques semaines, je remettrai officiellement la croix de la Légion d'honneur à Tougeu, enfin reconnu comme « résistant particulièrement valeureux », selon la mention figurant sur le décret paru au *Journal officiel*.

Dès son arrivée en France, à la fin des années 1970, j'ai tout essayé, avec quelques rares amis, afin d'obtenir pour le représentant en France de la famille Lyfoung, un titre, une décoration, à la hauteur des mérites de Tougeu en tant que résistant contre les Japonais. À la hauteur aussi de tout ce que représente la famille Lyfoung, liée à la France depuis 1920 sans la moindre défaillance.



Aucune réaction officielle à tous ces assassinats, et les pires tracasseries pour tous ceux qui avaient réussi à s'exiler en France. Sans banderole, sans occupation d'église, sans attentat, ils ont réussi leur intégration et peuvent aujourd'hui être fiers de leurs réussites en métropole, en Guyane, aux USA, partout où la diaspora les a dispersés au hasard des vols américains partis du Tran-Ninh.

J'avais personnellement une dette à l'égard des Lyfoung, car c'est Touby, et lui seul, qui avait envoyé à notre rencontre, Tisserand et moi, quelques partisans pour nous conduire vers le commando Polaire au Phu-Loï.

Ancien du réseau Levain, je savais la part prise par les Méos au Tran-Ninh, la seule région où les Japonais n'ont jamais pu s'implanter, harcelés qu'ils étaient par les partisans. C'est grâce à eux que certains résistants, notamment le colonel Huard, et certains évadés dont Labussière et Boule, ont pu, en toute tranquillité, partir en avion de la plaine des Jarres.

La mort de Levain, puis celle de Teulière ont mis fin à une première tentative pour faire reconnaître ces mérites. Aucune des associations ayant vocation à travailler sur les problèmes liés à la période japonaise n'a accepté d'intervenir. Les ministères de la Défense ou des Anciens Combattants, grands zélateurs du « devoir de mémoire », n'ont jamais daigné intervenir. Le dossier très complet, remis par un camarade au service responsable des décorations à la Défense, n'a même pas été retrouvé lors d'une autre intervention.

Mais finalement, le miracle s'est produit avec la quatrième mouture des attestations concernant l'activité de Tougeu, grâce à l'intervention du général Belleux que j'avais rencontré par hasard au restaurant du Club de la rue Vergniaud, et qui sut dépasser ses préventions, tant à mon égard (je n'ai pas l'habitude de me déplacer avec mes états de service en bandoulière), qu'envers mon ami, que certains n'hésitaient pas à classer parmi les riches narco-trafiquants.

Je fais grâce aux lecteurs qui auront le courage de me lire de bout en bout des colères que j'ai piquées lors des nominations de complaisance dans la Légion d'honneur.

Il aura fallu cinquante-quatre ans.

---

Remise de la Légion d'honneur au Cercle militaire à Paris le 18 octobre 1998 à  
Phagna Toula Prasith Tougeu Lyfoung  
Extrait du *Bulletin de liaison des anciens des commandos du C.L.I.-R.I.C.* auquel était  
rattaché le commando Polaire

Frère de Touby, sauvagement assassiné dans un camp de concentration par les laos  
issaras, Tougeu s'était expatrié en France, puis aux USA où il est décédé en 2004.

## DISCOURS DU COLONEL CHENIVESSE,

.....  
En quelques mots, je veux rappeler comment et pourquoi la résistance avait, dès  
1943, retenu la région du Tran-Ninh pour y organiser ce qui devait être l'amorce d'un  
maquis capable de préparer l'arrivée de renforts stationnés aux Indes.

Après la première attaque de Langson par des Japonais venus de Chine en juin 1940,  
les exigences de l'agresseur deviennent de plus en plus sérieuses et, en 1943, l'armée  
japonaise occupe pratiquement toute la péninsule Indochinoise. Ne pouvant compter  
sur aucune aide alliée, les deux gouverneurs généraux<sup>14</sup> ont dû céder.

Très vite, des réseaux civils de résistance s'organisent qui orientent leur action vers la  
surveillance des transports maritimes. Des officiers de renseignement, souvent en  
dehors de leur hiérarchie, prennent des contacts avec l'extérieur. C'est le réseau  
Maupin-Levain (que je rejoins en 1944) qui prend l'initiative d'envoyer à Alger un  
émissaire. C'est la mission Milon.

Le principe de la création d'une force d'intervention basée aux Indes est rapidement  
retenu. La réalisation en sera difficile dans une période où le Japon semble aller de  
succès en succès.

Pour la réussite d'une telle opération, il faut disposer sur place d'un élément  
précurseur efficace, bien armé, disposant de moyens radios performants et rustiques et  
entraînés à la vie de brousse et à la guérilla. Mais il faut aussi que cet élément  
précurseur puisse trouver une aide et un soutien parmi les populations de la zone  
choisie.

Le Nord-Laos et plus particulièrement le Tran-Ninh (les environs de Xiêng-Khouang)  
sera très vite retenu.

Tout y est : la géographie, une piste d'atterrissage dans la plaine des Jarres et  
surtout, et c'est là qu'intervient la famille Lyfoung, la certitude de pouvoir être aidé par  
la population.

Très vite, le Bureau des statistiques militaires (B.S.M), camouflage du réseau Levain,  
met en place une antenne à Kang-Khai (où est implantée une garnison et où sont  
installés d'anciens légionnaires très liés à votre famille. À la frontière d'Annam, à Nong-  
Het, où vous résidez avec l'ensemble de votre famille, vous êtes en contact avec  
l'inspecteur de la Garde indochinoise Doussineau.

Tout s'organise rapidement. Votre frère Touby vous charge d'organiser les premiers  
groupes armés avec les chefs de village et les colons de Khang-Khai. En attendant  
mieux, on commencera avec les fusils de fabrication locale.

Décembre 1944. Tout est prêt et les premiers éléments du commando Polaire sont  
accueillis de nuit dans des conditions très difficiles. Mais vos hommes sont là qui  
réceptionneront, dans une deuxième vague, le capitaine Ayrolles (Serres).

---

<sup>14</sup> Le général Catroux, rappelé par Vichy, qui lui reproche d'avoir cédé trop facilement aux exigences  
japonaises en juin 1940, rejoint la France libre à Singapour. L'amiral Decoux, son successeur.

Janvier-février 1945. Les parachutages continuent. Vos hommes, encadrés par les chefs de village, participent activement aux opérations de réception, guident les militaires du commando dans leur travail de reconnaissance des pistes et des *dropping zone*, car on parle anglais dans la guérilla rattachée à la fameuse Force 136 de Mountbatten.

Dans cette période, sous la protection discrète mais efficace de vos partisans, la piste d'atterrissage de la plaine des Jarres voit transiter d'importants émissaires venus des Indes par la Chine, ou y retournant après des missions secrètes effectuées à Hanoï auprès des autorités. C'est le gouverneur de Langlade, envoyé du général De Gaulle. C'est aussi le commandant Huard repartant avec des résistants libérés par le B.S.M., notamment Boule et Labussière.

9 mars 1945. C'est le coup de force japonais ! Vous êtes à Nong-Het où, en l'absence de Doussineau, vous prenez l'initiative de récupérer, pour les cacher, les armes du poste, ainsi que le fameux trésor de Tran-Ninh, importante somme d'argent destinée à l'achat, pour le compte de la Régie d'État, de l'opium dont la récolte est en cours.

Mars-avril 1945. Le commando Polaire, familiarisé avec la région, se déchaîne et va neutraliser la route Xiêng-Khouang—Nong-Het.

Embuscade du kilomètre 320 de la RC 7 :

- un camion japonais chargé d'armes est intercepté, le chargement récupéré. - destruction par explosif des ponts, notamment celui de Ban Ban ;
- embuscade du km 340. Un convoi japonais est intercepté ;
- récupération en brousse du capitaine aviateur US Huguett, évadé d'un camp de prisonniers en Cochinchine et dirigé vers le commando Polaire.

28 juin 1945. Le vent a tourné et la défaite du Japon est prévisible. À Potsdam, les Alliés ont décidé d'écarter la France du règlement du conflit en Indochine. Le commando reçoit l'ordre de se replier en brousse pour créer un îlot dans lequel la souveraineté française sera maintenue. Là encore, ce sont vos partisans qui assurent la protection, rendue très efficace grâce à un réseau d'informateurs qui couvre une partie du Laos bien au-delà du Tran-Ninh.

15 août 1945. Me voilà, bien involontairement mais heureusement, lié à votre activité en faveur des Français. C'est aux environs du 15 août 1945 qu'un détachement envoyé par vous à ma rencontre me découvre en piteux état à la frontière d'Annam, rongé par la dysenterie, les poux et les sangsues. Seul avec Tisserand, un civil venu de Vinh, nous n'avons bientôt ni arme ni argent. Nous évitons les villages très hostiles et vivons de maïs volé dans les rizières.

Sur un de vos magnifiques petits chevaux, plus ou moins ficelé pour ne pas tomber, j'arrive, le 20 août, au commando Polaire pour apprendre que la bombe atomique a mis fin à la guerre.

Si je suis là aujourd'hui, c'est à vous que je le dois, mais aussi à la bombe atomique.

.....

Après 1946, et malgré vos importantes fonctions dans la haute administration laotienne, vous continuez à diriger, aux côtés de votre frère Touby, une lutte difficile contre le Viêtminh, très implanté vers Sam-Neua.

Je ne vous ai jamais entendu faire état de votre titre de grand officier du Million d'éléphants et du Parasol blanc, la plus haute distinction de l'ordre royal, et c'est à l'occasion de l'organisation de cette cérémonie que vous avez fait état de ce titre, octroyé par Sa Majesté Sisavang Vong en 1972. Ce titre, le plus prestigieux accordé aux plus hauts dignitaires du royaume, j'ai tenu à l'associer à votre nom en commençant mon discours. La traduction la plus fidèle me semble être, en français, celui réservé aux ambassadeurs : Excellence !

Avant de vous remettre officiellement l'insigne de chevalier de la Légion d'honneur, je voudrais que l'hommage que vous recevez enfin aujourd'hui aille aussi à tous nos

absents, en particulier à votre frère Touby, massacré à Sam-Neua, comme le sera votre ami le roi Sisavang Vong, abandonnés et oubliés par les autorités françaises ; à tous ceux, chefs de village, partisans morts au combat, tombés parce qu'ils s'étaient engagés pour servir la France. Leurs noms, leurs visages hantent ma mémoire.

Je pense aussi à tous ceux qui, aujourd'hui, subissent la domination communiste. Que peut représenter pour eux la France, ce pays à qui vous avez tant donné et auquel, vous tous lao mhongs, restez très attachés malgré tout ?

## MORT DE TOUGEU LYFOUNG

Tougeu Lyfoung est mort dans sa famille en Californie où il visitait la minorité mhong repliée aux USA.

Son frère aîné Touby, grand ami de la France, avait été assassiné à Sam-Neua par les Viêts, pendant un affreux massacre au cours duquel la famille royale laotienne a été anéantie. Seul survivant, le prince Sayavong, réfugié en France, vient de mourir subitement. C'était mon interprète lors de la réoccupation par ma compagnie laotienne (la 11<sup>e</sup>) de Sayaboury.

## FAIRE-PART DE DÉCÈS

Madame Sisamone THAMKMOVONG LYFOUNG et ses enfants ;  
Les familles LYFOUNG, THAMMAVONG, VANG, LOCHUNGVU, PHOMMAVONGSA,  
SISOMVANG, SINGVONGSA, INTAKOUMMAN, LUANGRKRH  
ont la profonde douleur de vous faire part du décès de

Phagna Toula Prasith Tougeu LYFOUNG

ancien haut fonctionnaire du corps judiciaire du Royaume du Laos, survenu le mardi 10 février 2004 à Fountain Valley (État de Californie, USA), à l'âge de 83 ans.

La cérémonie d'incinération aura lieu le lundi 23 février 2004 à :

Jesse Cooley E Jr Funeral Service  
1830, South Fruit Avenue - Fresno CA 93706 - USA

Pour tout renseignement utile, prière de contacter :

USA :

Dr. Touxu LYFOUNG 001 559 255 5067

Mrs Joyce Mayjoua VANG 001714 775 6984

FRANCE :

M.Touxoua LYFOUNG 01 69 03 33 76/06 64 89 60 41

M. Phoui SISOMVANG 01 39 97 42 06/0610 27 66 82

M<sup>me</sup> Maykia PHOMMAVONGSA 01 34 50 87 13

19, allée des Églantines, 95220 HERBLAY

## OUI, JE SUIS UN COLONIALISTE

.....  
La guerre d'Algérie n'a rien arrangé et j'ai vécu ces derniers temps un véritable calvaire en assistant à la montée, ou plutôt la remontée, de tous ceux qui, en France, nous ont tiré dans les pattes, porteurs de valises et militants communistes gênés par l'ouverture des archives soviétiques.

Oui, je suis un colonialiste et je ne renie rien de tout ce à quoi j'ai pu participer. Je suis un colonialiste, et puisque la mode est à la repentance, je pourrais battre ma coulpe. Je retiendrai le plus récent de mes exploits dans l'horreur. Je n'ai pas hésité à créer à Mendez, près de Rélizane (Algérie), un centre de formation pour les jeunes filles musulmanes de mon quartier. Elles y apprenaient le français, mais aussi la puériculture et les travaux ménagers. Oui, c'est moi qui ai introduit la machine Singer dans l'Ouarsenis. Je le regrette maintenant : la plupart des filles qui fréquentaient ce centre ont été assassinées dans des conditions affreuses.

Je puis vous assurer que je ne suis pas responsable, même si je le regrette profondément, de l'assassinat de nombreux amis algériens. Et j'ai d'ailleurs eu la chance de trouver à Rouen des harkis que j'avais recrutés et qui ont pu se défendre grâce à une association loi 1901 que j'avais créée et dont j'étais le président honoraire... peu actif, hélas !

Ma pensée, ma seule pensée, va aux camarades tués à mes côtés au cours de mes inutiles combats.

<p>André Chenivresse, officier de la Légion d'honneur, est décédé le 29 juin 2011 à Rouen et a été inhumé le 6 juillet suivant à Châteauneuf-du-Rhône. (<i>L'Ardèche parisienne</i>, n° 1068, automne 2011).</p>
--